

Gérard Cartier
LE VOYAGE DE BOUGAINVILLE
(L'Amourier)

Ceux qui avaient eu le bonheur de lire les précédents livres de Gérard Cartier, *Méridien de Greenwich*, *Tristan* (Obsidiane), *Le Désert et le Monde*, *le Petit Séminaire* (Flammarion), avaient déjà pu apprécier la langue à la fois sauvage et raffinée de cette poésie, son ancrage dans la tradition, qu'elle renouvelle, une approche de l'Histoire, un « axe épique », *une grammaire de l'art d'aimer*, dit-il, une façon unique de « bronzer l'épique », d'arpenter en vers « *La dernière lande* »¹...

Eh bien ! ceux-là seront comblés, comme je l'ai moi-même été, par la lecture de ce « *Voyage de Bougainville* » : Une rigueur toute scientifique, au service d'un dessein qui vise à hisser la poésie vers sa fonction première, la plus haute, qui est accès à la connaissance de l'âme et du monde (et de leur réciprocity), par le moyen de la parole rythmée, ici le vers français « l'impeccable vers français » : « *Joie d'aller aux sources vierges / boire à longs traits, joie de cueillir des fleurs nouvelles* », ainsi que le dit Lucrèce : « *Car j'enseigne de grandes choses /... / dans la langue harmonieuse des Muses* »². *Le Voyage de Bougainville* est donc un livre savant, un livre de la Connaissance, tout imprégné « *du doux miel de la poésie* ».

Et d'abord, sa structure, sa composition : Six « Livres » (comme Lucrèce) qui parcourent l'arc du savoir humain : Histoire Naturelle, Géographie, Sciences, Histoire, Philosophie, Littérature. Soit six fois douze « Chants » de vingt vers, encadrés d'un prologue : « *Nul ne pénètre ici s'il n'est géomètre* » et d'un épilogue : « *Encyclopédie* » (c'est tout dire) mais dont le dernier mot est celui d'un poète :

*L'esprit peut enfin pour but se donner
La vérité pratique*

C'est que nous avons affaire, avec Gérard Cartier, à un géomètre de la poésie (il se pose à lui-même la question : « *Ingénieur, ou poète ?* »), ce qui nous ramène heureusement, aux plus belles réussites formelles de la poésie (Roubaud par exemple), tant pour la composition du livre, que pour la construction du vers. Et j'aime les livres qui ont « une forme », les livres qu'il faut « déchiffrer », les livres qui fourmillent de références secrètes (il nous en donne d'ailleurs ici la clé en indiquant à la fin les « passagers clandestins » qui se sont embarqués à bord de *la Boudeuse*, et la table des matières éclaire le titrage de chaque « chant » : Le latin pour l'Histoire Naturelle, les notations chiffrées ou les symboles pour la Géographie ou la Science, les dates pour l'Histoire, la citation littéraire enfin pour le dernier livre.

Mais n'allez-pas croire que ce soit là seulement une poésie didactique, aride et rebutante, « encyclopédique » (certes elle est cela aussi), un répertoire inépuisable de noms propres, de lieux, d'événements, nomenclatures, références savantes. Non,

¹ Titre d'un livre de Claude Estéban.

² Lucrèce, Apologie du poème (*De rerum Natura*, Livre IV et VI).

ce recours à la rigueur scientifique, *au mot exact*, à l'accumulation des *noms*, au risque l'hermétisme, permet à Gérard Cartier, comme c'était déjà le cas dans l'exploration des textes primitifs du *Tristan*, d'ouvrir une voie poétique originale, à la foi objective et subjective. Une façon d'avoir prise sur le réel qui sans cesse échappe. Et même, à bien lire, on se demande si ce « discours » qui convoque Buffon, Cuvier ou Linné, ou l'abbé Delille ou l'abbé Bourdaloue (mais aussi Borges ou Pascal Commère et même le mouvement Dada !), n'est pas après tout qu'un « prétexte » à dire autre chose.

Dans cet objectivisme, au cœur de cet art poétique, dans la clarté de cette langue rigoureusement mesurée, maîtrisée, se glissent, comme autant de signaux de morse, des appels, des déchirures biographiques, bribes de mémoire, éclairs du plus beau lyrisme qui finissent par envahir le texte et par donner à l'ensemble du livre sa tonalité, dirai-je élégiaque, mélancolique. Un voile de tristesse le recouvre ou ne serait-ce pas plutôt une sagesse du renoncement, de l'acceptation ? Je ne suis poète, semble nous dire ce *Voyage*, tout au long de ses 72 « chants », que parce que tout m'échappe », ma vie, le temps, l'Histoire, la beauté, l'amour, la littérature. La poésie ne m'est-elle autre chose que cette tentative utopique de ressaisir par les mots le monde, et de rêver sans fin devant le grand théâtre de la Nature.

*mais comme aux saints
L'idée du paradis aux pensifs suffit
Le récit du monde.*

Dès le premier « livre », c'est bien ce thème de la fuite de toute chose qui commence à courir dans les veines du vers :

*suis-je de ce siècle
À embrasser des passions perdues*

Le verbe *fuir* s'impose comme un leitmotiv dès les premiers *chants* qui semblent concentrer toute la thématique baroque du XVII^e siècle, celle de l'inconstance, de « l'illusion de vivre » (la vie est un songe) et de la mélancolie: « *Les passions ont fui* », « *Là-bas là-bas regardant fuir / Les formes que ma vie ne prendra jamais* », qui convoque aussi bien Baudelaire que Mallarmé, ou même Hugo : « *J'ai volé les Voix intérieures tant de vers / Ecrits sur des tombeaux tant de larmes / Se peut-il qu'aujourd'hui je sois Olympio* », et encore, un peu plus loin : « *Et ma vie a pris forme sans moi quarante ans* » et encore « *à vivre de songes je ne suis qu'illusion* » et ceci enfin :

*En rêvant l'avenir nous y sommes à présent
Le regard en arrière se fuir encore
D'anciens bonheurs peut-être imaginaires
Notés en hâte avant que tout ne meure³*

Une sagesse peut-être, mais rien n'est moins sûr, est à conquérir, celle qui nous vient d'Épicure, celle aussi de Pétrarque qui pendant vingt ans (entre 1346 et 1366) écrivit « *La vie solitaire* », fruit de la contemplation et de l'élucidation du monde par les mots.

³ *Theatrum Naturae*, p.26.

Ceci magnifiquement exprimé dans le deuxième « livre » : « *Le voici donc ce monde illusoire // on peut vivre sans être / Et rester jusqu'à la nuit à regarder flotter / Sur la laisse de mer de frêles silhouettes* » (La Manche) et plus encore dans le quatrième (Histoire/ 1762) : « *N'être que regard / Et silence...*

*Une vie modelée en forme de louange
Et jusqu'à la fin sans souci d'être
Se livrer aux saisons inutile à soi
Et à l'humanité ni l'esprit ni la main
Le bonheur est égoïste oublier le monde
Et en être oublié⁴*

Rien n'est moins sûr oui, puisqu'il l'avoue lui-même : « *tout m'est exil* », nostalgie d'un retour au désert, l'insatisfaction du désir est le fait d'une âme affamée :

*Qu'au cœur des forêts les chaussées aillent droit
Et tous les hommes ignorants et lettrés⁵*

Mais rien n'y fait, par toutes les brèches ouvertes dans le discours savant, s'engouffrent les fantômes de l'Histoire passée et présente. Dès le premier livre :

*Et tandis qu'à Sarajevo
La lourde roue de l'Histoire broyait les utopies*

Ce cauchemar de l'Histoire dont on ne peut s'éveiller comme le dit Joyce, qui finit par occuper le devant de la scène au livre IV, ses bûchers, ses autodafés, un nom, Terezin (« *autant / Que les tombes les mots sont un combat* »), ou les triples châlits des camps, « *Un enclos dans la boue aux longues baraques / ARB ACHT on ne reconnaît rien* » la géographie même « *Change aussi vite que le cœur humain de l'URSS / Restera moins bientôt que d'Ur et de Ninive* »
Ce livre IV dont le douzième chant (« *Je ferai ce soir un poème sans art* »), est un poème à crier dans les ruines de Gaza :

*que mes vers soient les ruines
Où les morts s'envolent devant les foules noires
Les femmes dans leur sang et les nourrissons
.....
Hélas je bégaie l'aventure humaine
Est écrite sur le vent*

L'Émotion règne, non le pathos. « *Qui chante encore c'est à voix basse, et son chant lui reste étranger* » disait-il déjà à la fin du *Tristan*.

*Pour être de ce siècle ai-je le sang trop chaud
Rester sec, disent les confrères impassible
Bannir les sentiments qui déforment les vers
S'occuper du mot et non pas de la chose*

⁴ 1762, p.60.

⁵ *Asie*, p.37.

Impossible si étrange le monde si bigarré⁶

Impossible, oui ! Il lance d'ailleurs à ses « collègues » (les pros de poésie, nous sommes bien d'accord) quelques flèches : « *Puis je fuis les poètes stérile confrérie* » ou encore : « *Et dans leur cabinet les poètes / À médire de la beauté.* ».

L'émotion règne, « *pour nous / Qui sommes souffle et passion* », et l'admirable vers français, celui qui nous vient de Théophile (« *autodafé / Des vers harmonieux avec l'âme immortelle* »⁷), de Malherbe ou de La Fontaine (« *Puis glissez sous mon coude une édition des Fables / Qui sait si l'insomnie ne me tourmentera pas / Et le regret du monde* »⁸). Ce vers non ponctué mais « trempé » dans la langue la plus pure, sa perfection rythmique, la justesse de sa frappe, la place toujours calculée de l'accent, les blancs comme autant de pauses musicales, les rimes cachées, le mariage du pair et de l'impair, le rejet qui secoue la tradition classique dont il est issu. De ces vers qui se gravent dans la bouche et dans la mémoire, combien pourrais-je en citer ?

*Qu'en dit là-haut le peuple des oiseaux
De ces sombres préceptes fait-il sa sagesse
Je reste à les épier semblable à ces moines
Qu'enseignait mieux que jeûne et cilice
Une aile dans le verger.⁹*

Pour cet esprit positif (*ingénieur ou poète ?*), l'exercice de la poésie même ne parvient pas (malgré les 12 chants du livre « Philosophie ») à balayer le doute, tout au plus est-elle utile à « *tenir sa partie dans le monde* »

*On doutera serrer gémissant dans nos bras
Le mensonge ou la vérité¹⁰*

Même la parole poétique, l'art des mots (« *À tresser mon destin de tant de vers frivoles* »¹¹) et de la mémoire ne chasse pas « l'essaim des souvenirs » ni la mélancolie

*Le stylo malgré moi secoué de spasmes
Le nom d'une amie perdue depuis un lustre
Souffrir à nouveau¹²*

ni ne parvient à délivrer l'esprit de l'obsession baroque des vanités.

*Les mots si flexibles comme l'osier
Ne retiennent qu'une écume le temps*

⁶ *Pisces*, p.21.

⁷ *Histoire - 1231*, p.58.

⁸ *Mammalia*, p.24.

⁹ *La sagesse*, p.79.

¹⁰ *Logique*, p.43.

¹¹ *Mon âme est un tombeau*, p.92. « *Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans* » dit La Fontaine dans son *Épître à Madame de la Sablière*.

¹² *La raison*, p.75.

*Que les lèvres se referment tout a fui*¹³

Et c'est bien là ce qui fait tout le prix de ce livre, sa « vérité de parole »¹⁴, sa plus haute ambition qui est de se donner pour but précisément le précepte d'Eluard (*la vérité pratique*), apparaît d'autant plus noble, d'autant plus risquée, d'autant plus émouvante, qu'au terme du voyage on n'aura pas perdu de vue que le poète n'est qu'un humble géomètre, non pas un « horrible » mais un modeste travailleur qui souvent vers ses maîtres, implorant leur secours humblement se tourne :

*Lucrèce aide-moi me manquent les mots
Et l'audace*¹⁵

Claude ADELEN, août 2015

¹³ *Mathématique*, p.44.

¹⁴ C'est un titre d'Yves Bonnefoy.

¹⁵ *Physique*, p.45.